

« Le sens du Carême »

Extrait d'une recollection prêchée par le P. Père Maurice Fourmond

Je voudrais voir avec vous ce que le Seigneur nous invite à vivre pendant le temps du Carême. Le Carême est cette période de quarante jours qui précèdent la Semaine Sainte. Le nombre 40 se retrouve souvent dans les récits bibliques. C'est le déluge qui s'abat sur la terre pendant 40 jours : «Le Déluge eut lieu sur la terre pendant quarante jours» Gn 7, 17. Pendant 40 ans les hébreux marchèrent dans le désert sous la conduite de Moïse : «Comme votre exploration du pays a duré quarante jours, ainsi, à raison d'une année pour un jour, vous porterez pendant quarante ans la peine de vos fautes» Nb 14, 34. David régna pendant 40 années : «David avait trente ans quand il devint roi. Il régna quarante ans» 2 S 5, 4. Le livre des Rois nous dit du prophète Élie : «Élie se leva, il mangea et but puis, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb» 1 R 19, 8. Et c'est après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits que Jésus fut tenté par le diable (Mt 4, 2).

Nous savons que le chiffre quarante à une valeur symbolique. Il désignait autrefois le temps d'une génération ou encore la durée moyenne d'une vie humaine. C'est dire que ce qui nous est dit de cette période de quarante jours de Carême concerne la totalité de notre vie. Les tentations de Jésus décrites en Matthieu et Luc et rassemblées à la fin de son séjour au désert ne font que inviter à croire que Jésus toute sa vie, en homme comme nous, sauf le péché a été tenté. Nous savons que les temps liturgiques qui reviennent chaque année ne sont là que pour nous éclairer sur l'ensemble des démarches spirituelles qu'il nous faut vivre toute notre vie. Ainsi ce que nous pouvons dire du Carême, cet appel à la transformation spirituelle, n'a de sens que pour nous aider à le vivre dans la totalité de notre existence et jusqu'à notre dernier jour.

1- Le Carême un temps de libération

On a souvent présenté le Carême comme un temps triste, un temps de pénitence et la couleur violette, couleur du deuil en occident semble le confirmer. On garde en mémoire le livre de Jonas avec la terrible prédiction : «Encore quarante jours et Ninive sera détruite» Jo 3, 4. On connaît la suite, les habitants de Ninive se sont convertis : «Ils proclamèrent un jeûne et se revêtirent de sacs, des grands jusqu'aux petits» Jo 3, 5. En fait, si le Carême exige un effort et donc comme tout effort comporte un aspect pénible et douloureux c'est en vue de construire notre liberté. Le mot «pénitence» est ambigu : elle n'est nullement le prix à payer pour racheter nos fautes, mais l'effort pour nous libérer de nos esclavages. C'est pourquoi, le mot « ascèse » serait plus juste ; l'ascèse en effet se définit comme les exercices que l'on se donne en vue d'un perfectionnement spirituel. Lorsque les hébreux sont partis à travers le désert selon le livre de l'Exode, ce n'était pas pour se racheter de leurs fautes, mais pour se libérer d'un esclavage indigne, celui de l'Égypte. Ainsi le but du Carême est de nous rendre libres. La liberté est un des biens les plus précieux et conquérir cette liberté procure une grande joie.

Quelques mots sur la liberté.

Saint Paul écrivait aux Galates : «C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés» et «Vous en effet, mes frères, vous avez été appelés à la liberté ; seulement que cette liberté ne se tourne pas en prétexte pour la chair ; mais par la charité, mettez-vous au service les uns des autres» Ga 5, 1 et 13.

À la fin du XIXème siècle, certains savants pensaient que la science résoudrait tous les problèmes et répondrait à toutes les questions des humains au nom d'un déterminisme absolu. L'univers y compris l'être humain dans sa conscience et dans ses choix est régi par des lois ; le jour où toutes ces lois seront connues, nous aurons l'explication de tout, y compris des choix les plus spirituels. La liberté sera expliquée, les choix sont «déterminés» c'est-à-dire qu'il n'y a plus de véritable liberté. Une telle conception, en niant la liberté humaine, récuse par le fait même la responsabilité de l'être humain et donc sa véritable dignité d'homme. Heureusement ce déterminisme pur et dur n'a pas survécu et aujourd'hui, bien peu de savants affirment un tel déterminisme. Comme le dit Jean Delumeau dans l'introduction au livre «Le savant et la foi» : Beaucoup de savants «se font modestes devant le mystère et avertissent que la science ne sauvera pas le monde» (p. 16).

Les limites de notre liberté

Nous pensons donc que, pour une part, nous sommes responsables de nos actes. Mais il est clair que cette responsabilité est limitée. Lorsque des jurés d'Assises sont appelés à se prononcer sur la culpabilité d'un prévenu, ils le font «dans leur âme et conscience». En fait, ils jugent que les arguments fournis concernant la culpabilité du prévenu sont suffisants pour le déclarer «coupable» devant la société. Mais ils ne peuvent rien dire de la responsabilité de la personne jugée. Ils ne «jugent» pas sa responsabilité, ils jugent le lien entre un acte répréhensible et une personne déterminée. Seul Dieu peut être juge de la véritable responsabilité d'une personne. Cette responsabilité est fonction de tant de paramètres : ses gènes, son éducation, les événements de sa vie, les rencontres, les habitudes acquises, les addictions contractées... C'est ainsi que chacun de nous est plus ou moins libre devant les choix éthiques ou spirituels qu'il nous est demandé de faire. Toutefois, c'est notre dignité, de prendre conscience que nous avons une part, si petite soit-elle, de responsabilité dans les choix que nous prenons.

C'est un des points essentiels de toute «révision de vie», de tout «accompagnement spirituel». Il s'agit de prendre conscience de nos esclavages, certes de ceux dont nous ne pouvons pas sortir, mais aussi de ceux que nous pouvons réduire, de ceux dont nous pouvons nous libérer. Ce regard de vérité est un des fruits du Carême.

Une liberté intérieure

La seconde lecture du Mercredi des Cendres, de Saint Paul aux chrétiens de Corinthe se termine par ces mots encourageants : «C'est maintenant le moment favorable, c'est maintenant le jour du salut». C'est le «kairos» grec, ce temps favorable qu'il convient de saisir si nous voulons avancer. Le Carême est donc ce moment favorable car il nous relie à la prière et à l'effort de toute l'Église pour avancer sur le chemin de notre libération qui est le chemin de notre sainteté.

Il s'agit en effet d'une liberté intérieure, qui nous rend disponibles à l'action de l'Esprit Saint c'est-à-dire à l'accomplissement petit à petit de ce que nous sommes en vérité, de notre véritable personnalité, de notre véritable «je».

La notion de «chemin»

Nous sommes des humains impatients. Nous voudrions voir tout de suite les effets de nos efforts, soutenus par la grâce divine. C'est d'ailleurs une réaction typique du monde actuel : nous voudrions avoir tout tout de suite. Or tout ce qui est important demande du temps. Ce n'est pas pour rien si le chiffre quarante, désignant toute une vie humaine, revient si souvent dans les Écritures. La patience est un attribut de Dieu que l'on retrouve souvent à travers la Bible. Ainsi dans le livre de l'Exode, le Seigneur déclare à son serviteur Moïse : «Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté, qui reste fidèle à des milliers de générations» Ex 34, 6-7. Ou Néhémie qui, avec Esdras, organisa le retour après l'exil à Babylone, parle de la patience de Dieu : «Tu as patienté pendant de nombreuses années ; tu les as adjurés par ton esprit, par l'intermédiaire de tes prophètes, mais ils n'ont pas prêté l'oreille» Né 9, 30. Et les psaumes sont pleins de cette certitude que notre Dieu est un Dieu patient, par exemple le psaume 86 : «Mais toi, Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté...» ou encore le psaume 103 «La fidélité du Seigneur depuis toujours et pour toujours, est sur ceux qui le craignent» v. 17. Ainsi cette libération intérieure va demander du temps ce qui inclut la fidélité comme celle de Dieu.

Ce n'est pas pour rien si l'aventure humaine est décrite comme un chemin. Les disciples d'Emmaüs ont dû cheminer un long moment avec Jésus ressuscité avant de prendre conscience que Jésus était vivant. Acceptons ce temps nécessaire pour accueillir le Christ et rappelons-nous ce passage de l'évangile selon Saint Jean où Jésus nous dit que pour aller où lui-même va, nous savons le chemin. Thomas, l'incrédule intervient : «Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas, comment connaîtrions-nous le chemin ? Jésus lui dit : «Je suis le chemin et la vérité et la vie» Jn 14, 5-6. Soyons patients envers nous-même comme Dieu est patient envers nous et acceptons de reprendre chaque jour la route de notre libération, la route de notre sainteté.

2- La symbolique du «désert»

La pauvreté

Un aspect premier du désert est qu'il ne contient que peu de choses. Or nous sommes habitués à vivre dans un univers d'objets. Le monde actuel est régi par la consommation. Le pouvoir d'achat s'il est nécessaire pour vivre n'est pas ce qui va construire le bonheur. On peut être riche de biens matériels et très pauvre des véritables biens. La traversée du désert est là pour nous apprendre la simplicité, la frugalité, le discernement afin de reconnaître ce qui est essentiel à notre vie, à notre vocation propre.. La pauvreté est davantage dans le détachement que dans l'absence car c'est le détachement qui montre la liberté du cœur. Je connais des gens qui, sans être pauvres, ne sont pas très riches et possèdent toutefois quelques biens. Mais ils vivent simplement et sont prêts à abandonner leurs biens qu'ils ne possèdent qu'afin de mieux servir.

La soif

Le désert est le lieu de la soif. Dans toute vie spirituelle, avoir soif est tout à fait essentiel. C'est à celui qui a soif que Jésus donne l'eau vive comme il le dit dans ce merveilleux dialogue avec la samaritaine au chapitre 4 de Saint Jean. Jésus prend l'initiative de demander à boire ; puis s'engage un dialogue qui se conclut ainsi : «Jésus lui répondit : « Tout homme qui boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante pour la vie éternelle. » La femme lui dit : « Seigneur, donne-la-moi, cette eau : que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. ». Le temps du Carême est un temps où se creuse notre soif non pas matérielle, mais spirituelle. Comment Dieu donnerait-il l'eau vive de sa Parole à celui qui n'a pas soif ? Ai-je soif ? C'est toute l'expérience du désir. Qu'est-ce que je désire ? Est-ce vraiment la Parole de Dieu, la rencontre avec le Dieu de Jésus que je désire ? Si oui, alors nous pouvons prier avec le psaume 42 (41) «Comme un cerf altéré cherche l'eau vive, ainsi mon âme te cherche toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant ; quand pourrai-je m'avancer, paraître face à Dieu ?» Ou le psaume 63 (62) : «Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau». Et Dieu entend notre prière et il nous donnera, par Jésus, l'eau vive, celle qui est comme une source jaillissant en vie.

Le combat spirituel

Le désert dans la Bible est aussi le lieu de la tentation. Ce fut le cas pour les hébreux avec la tentation de l'idolâtrie à travers la fabrication d'un veau en or. Ce fut le cas de Jésus dont Matthieu et Luc nous racontent les trois tentations. Celles-ci résument bien le fonctionnement de toute tentation. En effet la tentation se présente toujours sous l'apparence d'un bien apparemment désirable, mais en fait faux, pernicieux et qui nous détourne de la vérité de notre vocation. Et même la tentation se présente souvent comme un bien spirituel ou du moins en rapport avec la croissance de notre humanité, mais qui n'est pas dans le sens de ce qui nous est demandé à tel ou tel moment. Il est facile de le vérifier en reprenant les trois tentations du Christ. On voit que les tentations se présentent à Jésus comme ce qui favoriserait sa mission, ce qui lui est suggéré irait donc dans le sens de sa vocation. Ainsi la tentation d'un miracle qui transformerait les pierres en pains apportant la fin de toutes les famines sur la terre et attirerait tous les hommes à lui. Ou la tentation de se jeter du haut du Temple en faisant confiance à la parole de Dieu l'assurant que des anges le soutiendrait : «si tu as confiance en Dieu...», et Jésus avait pleine confiance en Dieu, ou encore la possession de tous les royaumes de la terre, un pouvoir temporel qui lui permettrait d'imposer la vraie foi. Les tentations de Jésus ont dû l'accompagner tout au long de sa vie : on sait comment la multiplication des pains n'a eu de sens que dans le partage entre tous, que Jésus s'est dérobé lorsque les gens voulaient le faire roi et que, dans sa dernière tentation au jardin des oliviers, Jésus s'est repris en disant dans son cœur : Père, non pas ma volonté mais la tienne».

C'est tout au long de notre vie que nous entendons les sirènes qui nous proposent ce qui est supposé être notre bien. Le combat spirituel est d'abord un combat de vérité pour reconnaître ce qui va dans le sens de notre véritable épanouissement. Pour ce discernement nous avons besoin de joindre à la fois la prière personnelle, le conseil de frères, l'humilité de l'écoute, le courage de la décision qui ne peut être en dernière analyse que personnelle.

Le lieu de la rencontre de Dieu

Enfin le désert est le lieu d'une rencontre avec Dieu car Dieu parle dans le silence. Nous savons que la rencontre avec Dieu d'Élie à l'Horeb ne s'est pas faite comme pour Moïse dans les éclairs et le tonnerre, mais dans le murmure de la brise du soir. Dieu ne parle pas dans le bruit. Parce que le désert est le lieu de la pauvreté, du silence, de l'écoute humble, il nous est donné d'entendre au fond de notre cœur, cette présence mystérieuse de Dieu, présence qui rassure et qui comble, présence discrète et fidèle, présence qui nous dit à nous-même qui nous sommes, des enfants aimés infiniment.

3- Le soutien communautaire dans notre marche

L'évangile du dimanche avant les Cendres nous fait le récit de ce paralysé porté par quatre hommes et qui vont dégager le toit de la maison où se trouve Jésus afin de faire descendre le malade devant Jésus. Cet évangile nous donne un bel exemple de solidarité. Tout seul, le paralysé n'aurait absolument pas réussi à approcher Jésus. Il a fallu que des gens, quatre dans l'évangile, lui proposent de le porter jusqu'à la maison où se tenait Jésus. Ce récit nous parle aujourd'hui. De même que le paralysé a eu besoin des autres pour approcher Jésus, de même chacun de nous a besoin de quelques frères afin d'être soutenus jusque auprès du Christ. Nous sommes tour à tour le paralysé qui ne peut se déplacer et un des quatre hommes qui vont soulever le brancard où un frère est couché afin de l'aider jusqu'à ce que son cœur s'ouvre à l'appel du Christ Jésus. Pendant ce temps de Carême, demandons au Seigneur de comprendre le bonheur que nous avons de pouvoir compter les uns sur les autres pour nous porter quand nous traversons des moments difficiles ou simplement quand le Seigneur nous invite à avancer sur le chemin de notre sainteté.

Nous savons de plus que le Christ Jésus est notre compagnon de route. L'évangile des disciples d'Emmaüs est particulièrement parlant. Il vient nous rappeler que sur notre route, le Christ nous accompagne même si nous ne le reconnaissons pas. Cette présence est lumière, nous donnant d'accueillir la parole de Dieu et d'en faire notre nourriture. Elle est comme le pain et l'eau présentés à Élie pour lui permettre de poursuivre son chemin jusqu'à la montagne de Dieu. Cette présence du Christ vivant est en nous comme une espérance, elle nous trace un avenir, nous donnant le courage de reprendre la route et d'avancer.

4- Une marche vers Pâques

Le Carême est un chemin baptismal. Il est la dernière étape des catéchumènes avant de recevoir le baptême dans la nuit de Pâques. Pour comprendre cette marche, nous pouvons faire nôtre cette parole de l'apôtre Paul : «Il s'agit de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en reproduisant en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir, moi aussi, à ressusciter d'entre les morts. Certes, je ne suis pas encore arrivé, je ne suis pas encore au bout, mais je poursuis ma course pour saisir tout cela, comme j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. Frères, je ne pense pas l'avoir déjà saisi. Une seule chose compte :

oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus» Ph 3, 10-14. La marche du Carême ne nous ramène pas au passé comme le dit le prophète Isaïe repris par le livre de l'Apocalypse : «Voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ainsi le passé ne sera plus rappelé» Is 65, 17 Et Isaïe continue pour décrire l'exultation et l'enthousiasme : «C'est un enthousiasme et une exultation perpétuels que je vais créer» Is 65, 18. Ainsi la marche de notre Carême est une marche exaltante car elle nous montre cette transformation qu'on appelle résurrection et dont Pâques est le signe merveilleux. Au fond, il s'agit d'éprouver la puissance de la résurrection de Jésus, de nous laisser «transfigurer» peu à peu. Si nous risquions des mots humains pour dire ce qu'est la résurrection, il me semble que l'on pourrait dire que ressusciter n'est autre que laisser l'amour de Dieu, l'amour qu'est Dieu habiter toute notre vie, transfigurer chacune de nos pensées, chacun de nos actes et, dans l'instant de notre mort, mis sans voile devant l'amour infini qu'est Dieu, nous serons pleinement transfigurés dans la totalité de notre personne, de notre «je», corps et âme. Ici-bas, il convient de faire ce qui nous est possible pour nous accorder à cet amour divin qui nous habite. La marche vers la Pâque de Jésus est aussi la marche vers notre propre Pâque.

C'est ainsi que le plus petit acte d'amour vrai «construit» notre résurrection. Notre résurrection est commencée dès le premier instant de notre vie, au moment où dans l'acte créateur de Dieu, un amour plus grand que nous nous est offert. Notre résurrection est «en travail» à tout instant de notre vie dans la mesure où il nous est donné de participer à cet amour divin qui nous habite. Si la résurrection est l'acte gratuit de l'amour de notre Dieu pour nous, elle va nous demande de coopérer à notre propre résurrection. C'est notre responsabilité d'hommes libres devant Dieu, c'est notre dignité.

Ainsi, le temps du Carême est un temps d'espérance, cette espérance dont Dieu est la source, et dans laquelle il nous précède, nous accompagne et nous attend. Une espérance qui ne vient pas de nos propres forces, mais de cette présence de Dieu. Nous sommes certains que Dieu nous accompagne dans notre marche vers lui, partageant nos efforts pour nous encourager et nos faiblesses pour nous relever.

Que l'espérance de Dieu pour chacun de nous nous donne le courage nécessaire pour faire la vérité en poursuivre notre route comme nous le rappelait Saint Paul.

Père Maurice Fourmond, *Le sens du Carême*, 3 mars 2012.